

## **Trois souvenirs de ma jeunesse** **On ne badine pas avec l'amour**

Claire Valade

---

Number 300, January 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80921ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Valade, C. (2016). Review of [Trois souvenirs de ma jeunesse : on ne badine pas avec l'amour]. *Séquences : la revue de cinéma*, (300), 29–29.

# Trois souvenirs de ma jeunesse

## On ne badine pas avec l'amour

Les références, c'est l'essence Desplechin : un enchevêtrement de références qui se parlent entre elles, nous parlent, s'autoréférencient aussi, de film en film, comme le fil d'une pensée unique, ininterrompue, qui évolue, se revisite, se transforme, se réimagine, se souvient. Roubaix, terre de l'enfance et de la jeunesse à laquelle on revient inlassablement. Livres, lieux de révélations romanesques, intellectuelles, philosophiques. Cinéma, avec le cœur de Truffaut, la tête de Resnais, les corps de Doillon, le verbe cascasant de Rohmer. Dans les films d'Arnaud Desplechin, les références tourbillonnent, au point d'étourdir. Mais c'est un étourdissement heureux, bienvenu, comme celui qui vient après avoir trop bu avec les copains ou encore après avoir embrassé quelqu'un qu'on aime d'amour.

CLAIRE VALADE

« L'adolescence ne laisse un bon souvenir qu'aux adultes ayant mauvaise mémoire. » — François Truffaut

**T**rois souvenirs de ma jeunesse, donc, portés par deux débutants magnifiques, Quentin Dolmaire et Lou Roy-Lecollinet, qui manipulent avec aplomb le langage desplechinien très soutenu. Arnaud Desplechin y retrouve son personnage fondateur, Paul Dédalus, éternel angoissé insatisfait, intellectuel romanesque philosophant et *anthropologue*, d'abord rencontré dans *Comment je me suis disputé... (ma vie sexuelle)*. Avec Dédalus, Desplechin retrouve aussi Joyce. Qui dit Joyce dit *Ulysse*, dit *Odyssée*. Nous voici donc dans les références mythiques, conviés à un voyage. Un voyage physique, de Roubaix à Paris à Minsk jusqu'au Tadjikistan, mais aussi un voyage dans le passé, dans la mémoire. La structure même du film, en trois volets distinctifs qui se répondent les uns les autres, illustre l'aspect vagabond d'un tel voyage, la mémoire n'étant jamais linéaire, sautant d'une idée à l'autre au gré des images mentales qui se manifestent. Desplechin utilise d'ailleurs un masque visuel circulaire, sorte de trou de serrure concentrant l'image, pour illustrer cette façon par laquelle Paul s'introduit dans son passé, entraînant le spectateur avec lui dans le labyrinthe de sa mémoire.

Comme elle, le récit se découpe de façon hachurée, adoptant divers aspects visuels ou narratifs : dédoublement d'écrans évoquant les séries policières américaines des années 70, tableaux épistolaires plaçant Paul et Esther face à la caméra, soupçon de *Vertigo* dans les traits musicaux lyriques soulignant le tourment amoureux liant Paul à Esther. Contrairement à Hitchcock, la question ici n'est pas de déterminer qui est la femme, mais bien qui est l'homme. Qui donc est Paul Dédalus ? Cette quête identitaire est incarnée ici de façon littérale par ce double créé de toutes pièces à la faveur d'un passeport offert à un extradé russe et dont la découverte offre à Paul adulte la clé lui permettant d'entrer dans ses souvenirs.

Cette quête identitaire est au cœur de toute l'œuvre puissante de Desplechin, cérébrale et bouleversante ; la pensée vive, déferlante, y côtoyant toujours, à fleur de peau, l'émotion brute. Dialoguant brillamment avec lui-même, il aime brouiller les pistes en confiant le même personnage à des acteurs différents d'un film à l'autre, en ne précisant pas les époques entremêlées sans souci des anachronismes ou des incongruités. Retrouvant

ici l'Esther de *Comment je me suis disputé*, Desplechin ne peut s'empêcher de chanter à nouveau une ode à ces femmes impériales et inconstantes qu'il aime tant et auxquelles Paul (ou l'Ismaël de *Rois et reine*, ou l'Henri du *Conte de Noël*) ne peut rester insensible, malgré le déchirement qu'il en éprouve.

À plusieurs reprises, dans ces *Souvenirs*, Paul répète, avec bravache, « Je n'ai rien senti » après avoir été violenté, comme s'il portait ses blessures à la manière d'une armure le préservant de la douleur. Cette application à faire croire qu'il n'est pas atteint, qu'il n'a pas mal, s'étend aussi aux blessures cachées, celles du cœur, qui ne guérissent pas malgré la façade désinvolte. Cette armure si savamment bâtie tombe au moment de l'ultime confrontation avec Kovalki, adulte. Encore une référence, interne celle-là, au Paul enfant entrevu au tout début de ces *Souvenirs*, au Paul adolescent se débattant avec ses sentiments pour Esther. Même adulte, la jeunesse de Paul, dans toute sa rage, sa passion, son désarroi, ne l'a jamais quitté — comme le souvenir d'Esther confirmant, avec un amusement mutin et amoureux, son identité.

★★★★



La quête identitaire est au cœur de toute l'œuvre de Desplechin

■ **Origine :** France – **Année :** 2015 – **Durée :** 2 h – **Réal. :** Arnaud Desplechin – **Scén. :** Arnaud Desplechin, Julie Peyr – **Images :** Irina Lubtchansky – **Mont. :** Laurence Briaud – **Son :** Nicolas Cantin, Sylvain Malbrant, Stéphane Thiébaud – **Mus. :** Grégoire Hetzel – **Dir. art. :** Toma Baquéní – **Cost. :** Nathalie Raoul – **Int. :** Quentin Dolmaire (Paul Dédalus adolescent), Lou Roy-Lecollinet (Esther), Mathieu Amalric (Paul adulte), Pierre Andrau (Kovalki adolescent), Lily Taïeb (Delphine Dédalus), Raphaël Cohen (Ivan Dédalus), Théo Fernandez (Bob) – **Prod. :** Pascal Caucheteux – **Dist. :** FunFilm Distribution.